

Les écoles belges rayonnent à l'étranger

CINÉMA Chaque année, elles diplômement les talents de demain

- La réputation des écoles belges n'est plus à faire.
- Tournées vers la pratique, accessibles, elles attirent nombre d'étudiants étrangers.

Il faut concevoir une école comme un maillon d'une chaîne, expliquait en 1967 Jean-Claude Batz, directeur du bureau de production de l'Insas dans l'émission « Ecran 67 » sur la RTBF, alors que l'école venait à peine de voir le jour. *Un maillon qui prépare à une série d'activités, dans ce cas-ci dans le domaine du spectacle, cinéma, radio-télévision et théâtre. Ces industries, dans tous les pays d'Europe, sont particulières et soutenues par des subventions d'Etat. Leur développement est donc fonction d'une politique culturelle nationale. En définitive, le destin d'une école comme celle-ci ne peut se concevoir que dans la perspective du développement de cette politique culturelle nationale (...), notre politique dans ce domaine est une plaisanterie.* » À l'époque, loisir et activités culturelles commencent leur essor, ce qui induit un besoin de formation dans ces domaines.

Des moyens restreints

Comme tout établissement public, et plus généralement tout établissement d'enseignement supérieur, l'Insas fonctionne en enveloppe fermée. Dans le cas de l'école fondée en 1962 par Raymond Ravar, André Delvaux et Paul Anrieu, cela

implique des moyens limités. Bien souvent, il faut donc se servir des ressources déjà présentes au sein de l'établissement. Du côté de l'IAD, autre grande école belge, même son de cloche : *« On n'a évidemment jamais assez de moyens, sourit Serge Flamé, directeur. Si nous avions 10 ou 15% de moyens supplémentaires, il est clair que nous pourrions les consacrer à plus de matériel et à plus d'exercices. Car il ne faut pas oublier qu'au-delà de l'aspect purement matériel, il faut aussi des moyens pour que nos étudiants puissent réaliser leurs films : décors, défraiement de comédiens... Ça coûte très cher. »*

Ce qui caractérise l'enseignement en Belgique, c'est en effet la mise en évidence de l'aspect pratique des études de cinéma. Dans la plupart des écoles, on met l'accent sur une pédagogie croisée entre les différentes sections : réalisation, écriture, prise de son, mixage, production... *« L'idée est de fonctionner comme une grande boîte de production, mais version éducative, résume Manon Ledune, chargée de communication à l'Insas. C'est d'ailleurs de là que vient la main sur le logo de l'école. »* Très vite, les étudiants travaillent ensemble autour d'un projet, en exerçant chacun le rôle de sa famille professionnelle : producteur, réalisateur, directeur photo, preneur de son... *« Nous sommes parvenus à développer une pédagogie donnant, à la fin des études, la possibilité de faire deux courts-métrages en deux ans, continue Serge Flamé. Le premier encadré par Benoît Mariage, le second seul. Le but est de rendre les*

étudiants autonomes. » L'Esra, école présente à Paris depuis 40 ans, qui a cette année ouvert une antenne à Bruxelles entend quant à elle proposer un mélange de technique et de théorie en misant sur une expérience internationale et en proposant des stages à l'étranger.

L'international est en fait de plus en plus présent dans chaque établissement. Non seulement les étudiants viennent pour une part non négligeable de l'étranger, mais concours et festivals internationaux ont également une place importante dans les cursus. En fait, la Belgique rayonne de plus en plus à l'étranger.

Les métiers continuent quant à eux d'évoluer, en parallèle notamment des technologies. À La Cambre, qui forme en cinéma d'animation, on souligne le fait qu'aujourd'hui, les films ne sont plus faits de manière linéaire et qu'il y a de ce fait une possibilité d'échange et d'interconnexion, même si l'école reste une école d'artistes avant tout. *« Nous promovons plus le film d'auteur que la formation technique »,* explique Vincent Gilot, professeur et responsable d'option.

Dans les prochaines années, les écoles entendent continuer sur leur lancée. *« Le décret paysage, qui pousse les universités, hautes écoles et écoles supérieures des arts à collaborer est une bonne chose, reconnaît Serge Flamé. Mais il faut aussi et surtout que nous puissions garder notre manière de travailler avec un maximum de pratique. »* Une manière de développer les talents de demain. ■

GAËLLE MOURY

RACHEL LANG, RÉALISATRICE

« Une accessibilité »

Native de Strasbourg, Rachel Lang a décidé de venir étudier à l'IAD après des études de philo et le conservatoire d'art dramatique. Elle y a rencontré une grande partie de l'équipe avec laquelle elle travaille aujourd'hui. Son premier long-métrage *Baden Baden* est sélectionné à la Berlinale et sortira chez nous le 12 avril.

Qu'est-ce qui vous a attirée vers la Belgique ?

Pour tenter les concours d'écoles de cinéma en France, il faut avoir un bac +2. J'ai donc étudié la philo. L'avantage à l'IAD, c'est que 60 personnes peuvent s'inscrire en première année. Il y a un concours pour y entrer, mais il est accessible. Le vrai concours n'a lieu qu'à la fin de la première année. Il ne reste alors que 15 personnes. C'est une manière beaucoup plus ouverte et positive de procéder qu'en France. À la Fémis en département réalisation, ils ne prennent que quatre personnes par an et il faut déjà avoir un bac +5. Et l'Insa et l'IAD ont aussi une bonne réputation en France.

Avez-vous tenté des formations en France ?

J'ai tenté la Fémis dès que j'ai eu mon premier diplôme. Mais je n'ai pas eu les concours. C'est un examen très technique pour lequel il faut être très préparé : il faut savoir faire des analyses de films, des dissertations...

Quels sont, selon vous, les points positifs de l'enseignement en Belgique ?

Une fois dans l'école, il y a une facilité de dialogue avec les professeurs. Le rapport est très professionnel. Tout le monde est sur un pied d'égalité. On travaille en permanence en équipe. Or, 90 % de la réussite d'un film tient à comment tu communique. Donc c'est très important. Un autre aspect est que c'est vraiment une école d'artisans où on fabrique et où on apprend à faire. Et c'est vraiment en faisant qu'on apprend ce métier. On n'est pas d'abord dans la réflexion sur le geste cinématographique, etc.

G.MY

SAVINA DELLICOUR, RÉALISATRICE

« Le pragmatisme anglais »

Bruxelloise d'origine, Savina Dellicour a d'abord étudié à l'IAD, dont elle est sortie diplômée en 98, à 21 ans, avant de prolonger sa formation en Angleterre à la NFTS. *Tous les chats sont gris*, son premier long-métrage, est nommé 9 fois aux Magritte.

Pourquoi avoir décidé de poursuivre vos études à la NFTS ?

Je me sentais encore très jeune pour me lancer. J'avais encore beaucoup de questions, j'avais envie d'apprendre...

Pourquoi l'Angleterre ?

C'était une envie à la fois culturelle et éducative. Là-bas, l'approche est très différente. L'éducation est beaucoup moins basée sur la connaissance, le par cœur... On apprend surtout à réfléchir. Au niveau artistique, c'était une approche beaucoup plus pragmatique des choses. J'étais aussi attirée par le cinéma anglo-saxon et par le jeu d'acteur. C'était une chose qu'on avait peu abordée à l'IAD. Ensuite, il y a un tas d'outils cachés dans le métier de réalisateur : il y a par exemple des techniques pour approcher les acteurs et elles sont encore plus développées du côté anglo-saxon. J'avais vraiment envie d'apprendre cela. Stephen Fears, un de mes professeurs, refusait d'intellectualiser quoi que ce soit. Un jour, sur une répétition, il m'a dit : « Tiens, regarde, d'ici on voit vraiment bien l'action, tu ne trouves pas ? » Tout était traité de manière plus « normale », avec moins de complications. À l'IAD, on était très concentrés sur le résultat, parce qu'on savait qu'il ne resterait que seules 12 personnes accéderaient à la 2^e année. En Angleterre, il y avait eu presque un an de concours. À la fin on n'était plus que 6. La première chose qu'on nous a dite, c'est qu'on nous avait sélectionnés parce qu'on croyait en notre talent, qu'il fallait donc qu'on se relaxe et qu'on essaie des choses. Les deux se sont bien complétés et je pense que l'IAD a aussi beaucoup changé depuis.

G.MY

LES MAGRITTE DU CINÉMA LE SOIR

SÉRIE 4/6

En prélude à la cérémonie des Magritte qui a lieu ce samedi 6 février dès 20 h (en direct et en clair sur BeTv), nous vous proposons chaque jour de regarder le cinéma belge et le cinéma en Belgique de face, de profil, du côté de ceux qui le font, du côté de ceux qui le regardent. Enquêtes, interviews, analyses, portraits.

Programme jour après jour

4/2 La particularité des écoles de cinéma en Belgique. Portrait de Luc Jabon, co-président de l'Académie André Delvaux.

5/2 Le cinéma belge sur le plan international. Portrait des Machins, l'autre cérémonie du cinéma belge.

6/2 Grand entretien avec Marie Gillain, présidente des Magritte. Tout sur la cérémonie du soir. Vincent Lindon parle des Magritte et du cinéma belge. Portrait de Charlie Dupont.

En pratique

La sixième cérémonie des Magritte du cinéma aura lieu ce samedi 6 février, dès 20 h, au Square, à Bruxelles. Retransmission en direct et en clair sur BeTV.

Possibilité pour le public d'assister à la cérémonie en direct et sur grand écran à l'UGC De Brouckère et Imagix Mons. La soirée se poursuivra avec l'avant-première de *Mirage d'amour*, d'Hubert Toint, en présence - à Bruxelles - de Marie Gillain, présidente des Magritte et vedette du film.

Programmation spéciale cinéma belge sur BeCiné le 6 et 7 février. Les Magritte seront aussi à l'honneur sur la RTBF radio et télé. Soirée spéciale Magritte le 6 février sur TV5Monde.

EN CHIFFRES**Plus de 200 diplômés
par an**

IAD 491 étudiants inscrits en 2014-2015, 31 diplômés en 2014-2015.

Insas 294 étudiants inscrits en 2015-2016, 100 diplômés en 2014-2015 (y compris en bachelier).

Helb (Inraci) 350 étudiants inscrits en 2015-2016, 64 diplômés en 2014-2015.

La Cambre 44 étudiants inscrits en 2015-2016 en cinéma d'animation, 9 diplômés en 2014-2015.

Luca School of Arts environ 330 étudiants inscrits en 2015-2016 dans les sections film et animation, 60 diplômés en 2014-2015.